

# Chez l'enfant tout petit naît le langage

Dans le cadre de ces LYRIADES d'ANGERS\*, Rencontres de LIRÉ 2012 autour de la Langue Française, c'est avec plaisir que je réponds à la demande qui m'a été faite de parler des « conditions d'un bon développement du langage oral et écrit », sujet très vaste que j'aborderai dans la perspective qui est la mienne, celle d'un thérapeute du langage et de la communication.



## ***Chez l'enfant tout petit naît le langage.***

C'est là un évènement extraordinaire, tout à fait particulier à l'être humain, qui ne cesse de nous émerveiller et de nous étonner.

La première année de la vie, chez cet être très inachevé qu'est le bébé humain à sa naissance, va se construire, dans un parcours de lente maturation, l'émergence des conduites sociales de l'homme futur. Ce temps est long si on le compare à celui des bébés animaux qui, pour la plupart d'entre eux, savent sauter, courir, crier, jouer, communiquer, dans les heures qui suivent leur naissance. Mais ce temps est court si l'on pense à la complexité des processus qui se mettent en place pour une utilisation future aussi élaborée que sera celle du langage.

**La période fœtale** n'est pas une période blanche. Déjà les organes des sens se développent, et les premiers processus d'audition se précisent. Le fœtus entend dès le 5<sup>ème</sup> mois de grossesse. Il entend surtout filtrer les sons graves, c'est-à-dire plutôt la voix de son père ; mais aussi les intonations, les chants de sa mère, la musique. (Dans une idée d'optimiser la vie future du bébé, n'a-t-on pas inventé de faire porter à la future mère une ceinture de grossesse avec des émetteurs de musique choisie, ou des amplificateurs de sa voix !).

Des expériences faites *peu après la naissance*, ont montré que l'enfant était capable de reconnaître un chant que sa mère avait fredonné. La musique de la langue aussi est porteuse de signaux phonologiques de reconnaissance. Un bébé ayant entendu le français réagira mieux à l'audition de cette langue qu'à une langue par trop différente.

Toutefois, on le sait, des processus d'émissions vocales, en dehors du cri émis dès la naissance, ces émissions de phonèmes très variés dont le bébé fait un jeu dès l'âge de trois mois, le *babil*, ont plus à voir avec la motricité buccale, les jeux de bulles, qu'avec une imitation de la voix entendue. Les bébés sourds ont ce babil, avec cette même jouissance motrice, et cette possibilité très étendue d'articuler toutes sortes de phonèmes, alors que la boucle audio-phonatoire ne fonctionne pas chez eux. Toutefois des recherches récentes montrent que ce babil n'est pas identique dans tous les pays du monde : il est certainement marqué par une première imprégnation de la phonétique de la langue.

Le babil s'enrichit, participe à l'échange. Dès trois mois, le sourire, l'agitation corporelle, la modulation des cris, l'émission des phonèmes, font partie de la *communication* très active qui

s'instaure avec l'entourage. Cette communication est portée par la réponse de l'entourage : sourires, caresses, chatouillis, « baby-talk », avec modulations de la voix qui se fait chantonnante, ralentie.

Mais dès le 6<sup>ème</sup> mois, le babil s'étirole, peut même disparaître quelques semaines, ce qui dérouté et inquiète les parents, habitués à ce gazouillis délicieux.

Il reparaitra sous une forme différente, avec les « *lallations* » qui se mettent en place vers le 6/7<sup>ème</sup> mois : émission de syllabes répétitives, issues nettement de la phonétique de la langue.

Ces lallations sont souvent reprises avec émerveillement par les parents qui cherchent à y reconnaître des mots. Vers 10-12 mois, tout l'entourage est dans l'attente du premier mot : mama/baba/papa, (bilabiales + voyelle ouverte) dans presque toutes les langues du monde.

Mais ce que l'on appelle *le premier mot* est beaucoup plus qu'une répétition de syllabes : c'est un mot chargé de signification. Et il correspond à un processus complexe, bien étudié depuis Freud et son jeu de la bobine. Le mot est celui qui fait exister la chose en son absence, qui appelle la chose. Dans le « fort-da », la bobine est absente, cachée, mais le bébé se la représente, plus encore il l'appelle, et elle revient !! Quel instrument merveilleux qu'est le langage, qui fait apparaître le monde à la demande de l'enfant, qui fait apparaître la mère à la demande de l'enfant ! Quelle jouissance tout à coup !

L'espace entre le moi et le non-moi se peuple d'un intermédiaire : le langage va remplir cette fonction *d'objet transitionnel*. Il est à la fois instrument, présence, jeu : instrument car il permet d'agir sur le monde, d'être un outil de toute-puissance ; présence car il évoque, il présente le monde ; jeu car il permet d'exprimer son désir, de manipuler la réalité et de se créer un monde imaginaire.

Plus encore, le langage est l'expression même de la *fonction symbolique*. Le son se charge d'un sens. Le registre des sons et le registre des sens vont aller à la rencontre l'un de l'autre, s'emboîter et s'enrichir mutuellement.

La naissance du langage se fait dans l'émerveillement. Et, dans le miroir lumineux du regard, naît *le désir* de l'enfant : le désir de vivre, de parler, de communiquer, car il se sait attendu, reconnu, aimé, écouté, compris.

Cet espace transitionnel est un espace *d'illusion*, aussi bien pour l'enfant que pour l'entourage : l'entourage a la certitude que, bien avant de pouvoir s'exprimer par la parole, l'enfant comprend : « il comprend tout », nous disent souvent les parents d'un enfant ayant un retard de langage. Le « tout » est évidemment abusif, mais traduit bien le mécanisme d'illusion, fondateur de la relation de communication, entre l'enfant et sa famille.

On devine toute l'importance d'une relation tendre, émerveillée, constante, pour créer autour de l'enfant ce « *bain de langage* » qui l'irrigue en même temps que les soins corporels et les caresses. Ce sont les mots de la tendresse mais aussi les mots du quotidien, les mots du corps, les mots de gronderie ou de complicité, les mots de colère parfois, ou d'inquiétude, aussi des mots qui ne concernent pas l'enfant lui-même, mais l'atteignent par ricochet.

De tout cela il s'imprégnera, se nourrira, à tout cela il réagira aussi et parfois de manière négative : agitation, repli, cris : le « bain » peut être toxique !

Au-delà d'un an, on le sait, le bébé acquiert peu à peu ses premiers mots significatifs, souvent associés au pointage. Cette acquisition est lente au début, très progressive ; vers 16-18 mois, le bébé peut associer deux mots, qui prennent alors une signification très large : par exemple, « papo-mené », qui peut vouloir dire : « je veux mettre mon chapeau pour aller me promener » !

C'est vers dix-huit mois *qu'explose le langage* : en quelques semaines, une profusion de mots, des mots groupés, des verbes, des locutions, se mettent en place. Vers deux ans et demi, certains enfants parlent déjà bien, font des ébauches de phrases, avec encore des phonèmes malhabiles. Pour donner un repère, il est admis de dire qu'à trois ans, un enfant fait une phrase de trois mots : sujet-verbe-complément, cette phrase de base étant contemporaine du « non » qui est le mot-clef de cet âge contestataire !

C'est normalement vers cinq ans que les phonèmes se mettent tous correctement en place et, au niveau de la phrase, que les qualitatifs, les circonstances de lieu, de manière puis de temps

s'expriment. Je ne vous donnerai pas ici l'ordre d'acquisition de ces fonctions, qui sont essentiellement variables selon les enfants. Je voudrais surtout faire retenir l'idée de la grande *variété* des productions du langage enfantin, selon sa propre nature et son environnement. Sa nature, car probablement, chaque enfant est plus ou moins « doué » pour le langage. Son environnement, car de tout ce que nous venons de dire sur le « bain de langage », il devient évident que l'entourage, le type de sollicitations, le comportement langagier des proches joue un rôle essentiel.

Nous avons vu l'importance de l'émerveillement qui permet au bébé de se « contempler dans le miroir des yeux de sa mère », comme le dit Winnicott, et se fait constitutif du sentiment d'identité.

Cet émerveillement est-il une constante ? Malheureusement non, il est des mères déprimées, parfois gravement, il est des mères absentes. Il est des enfants indésirables qui ne sont pas source de jouissance, il est des mères transparentes, dont le regard traverse l'enfant sans le voir. Ce qui est étonnant, c'est la *capacité de désir* de l'enfant, qui, malgré tout appelle, longtemps, la communication. Mais il peut, en désespoir de cause, abandonner la partie, et offrir le regard vide, absent, de ceux qu'aucun miroir ne vient rasséréner. Cela s'appelle l'abandonnisme.

Il est par contre des mères omniprésentes, exclusives, envahissantes qui font perdurer une relation fusionnelle avec leur enfant. Dans ce manque d'espace à être, le bébé aura des difficultés pour accéder à l'autonomie que constitue le langage. Il gardera longtemps un sous-langage et un retard dans ses acquisitions.

Beaucoup de mères, du fait de leur travail, ont recours à une **crèche** ou à une « **nounou** ». Ce peut être une solution très acceptable, quand les personnes qui s'occupent du bébé ont de bonnes qualités affectives et relationnelles. Souvent elles relayent très favorablement une mère débordée ou défaillante.



Intéressons-nous maintenant aux **mots**, à la **langue** utilisés par la mère ou son substitut.

Le « baby-talk » est un langage spécial, de petits mots simplifiés, en voix douce, ralentie, chantonnée, accompagnés de sourires et de mimiques, dans une langue de tendresse, une langue française adaptée. Mais, si la mère (ou la nounou) est d'origine étrangère, les mots qui lui viendront seront sans doute des mots de cette langue première qui lui a été, à elle, parlée. Ces petits mots tendres, ces comptines, transmises de mère en fille, de génération en génération, sont le berceau du langage.

Mais justement, le fait important, sur lequel il convient d'insister, c'est que chaque mère ou substitut maternel doit employer avec le bébé la **langue du cœur**. Ne pas se forcer à parler dans une langue étrangère que l'on maîtrise mal, ne pas se forcer à parler le français parce qu'on habite en France et que le bébé doit entendre du français. Les mots de la tendresse, les petits mots du quotidien, les mots des comptines, ceux qui génèrent le langage, doivent être dits dans la langue que j'appelle langue du cœur, celle qui se fait l'écho, la réminiscence, d'une imprégnation affective originelle.

Un autre point sur lequel je voudrais porter l'attention, à ce stade de mon exposé, c'est le problème des bébés **sourds**, je veux dire, sourds sévères ou profonds que l'on aura pu détecter peu après la naissance, ou en tout cas, vers 6-7 mois, quand on s'aperçoit que les lallations n'apparaissent pas et que le bébé devient silencieux. Un problème délicat se pose : quand le diagnostic de surdité est fait, quand et comment en parler aux parents ? Cela peut provoquer un choc terrible, si bien que certains médecins, par précaution, préfèrent différer ou édulcorer l'annonce du diagnostic. Cela peut être très dommageable. En effet si la découverte de la surdité est douloureuse, déstabilisante pour les parents, retarder le diagnostic revient à perdre un temps précieux dans l'évolution de l'enfant : il faut leur donner, très tôt, les outils pour entrer en communication avec leur enfant. Il faut assurer immédiatement leur soutien psychologique et leur permettre d'acquiescer les rudiments de la langue des

signes, car c'est cette langue-là que leur enfant comprendra et utilisera peu à peu. C'est ainsi qu'ils arriveront à communiquer et à lui donner non seulement les gestes correspondant aux mots, mais quelque chose d'essentiel : le *sens de la syntaxe*. Certes la syntaxe en langue des signes n'est pas la même qu'en français, mais l'important est que se mette en place, très tôt, la notion générale d'un *lien* entre les mots et les groupes de mots, permettant de construire un discours. L'apprentissage de la langue *écrite* leur sera ensuite grandement facilité.

Certes la langue des signes est difficile, certains parents ont du mal à en acquérir la pratique, la plupart manquent d'aisance. Elle n'est pas, sauf pour les parents eux-mêmes sourds, leur langue maternelle... Mais elle peut se transformer en langue du cœur !

La langue du cœur, c'est aussi celle qui amène la mère, le père, l'entourage, à dire des comptines, chanter des chansons d'enfance, raconter des histoires toutes simples, des contes de fées aux petits. Retrouver sa propre enfance en retrouvant les héros qui ont nourri votre propre imaginaire, est une source de bonheur partagé.

C'est aussi le rôle des spécialistes de la petite enfance dans les crèches, garderies, maternelles, que de beaucoup parler aux petits dans une langue simple, imagée, de leur lire des *livres* spécialement conçus pour cet âge (et il en existe beaucoup, très bien faits), et ceci, prioritairement *en français* ! ou traduits en français (certains peuvent être excellents).

C'est là un moment capital pour la plupart des enfants qui leur permet d'avoir une *approche cohérente* de la langue française : que la famille soit d'origine immigrée, ou qu'elle utilise habituellement un français réduit ou subverti, ou encore qu'il s'agisse d'un enfant confié à la garde quasi-exclusive d'une personne d'origine étrangère.

Un autre phénomène, qui va croissant, doit être aussi envisagé, c'est le cas de l'enfant encore tout-petit, vissé aux émissions télévisées, aux jeux vidéo, au portable ou à l'ordinateur... C'est là une forme de « culture » où il excellera, se montrant souvent plus doué que les adultes, ce peut constituer aussi un attrait pour l'écrit, notamment celui des SMS, mais quel écrit ! ce n'est plus du français, c'est une langue étrangère. Le moyen de contrecarrer cette dérive est sûrement de valoriser au maximum l'album, le livre, que l'enfant peut manipuler, dont il peut sentir le charme, désirer se l'approprier et l'incorporer comme un objet.

C'est un enjeu de taille pour l'avenir de l'écrit que de préparer, chez le tout-petit, l'attrait pour le livre.

La question se pose aussi des *livres dans la langue d'origine* de la famille, pour les enfants d'origine étrangère. Dans la mesure du possible, il serait bon de faire coexister ces petits livres, albums, avec les ouvrages en français. Que les tout-petits puissent s'habituer à des écritures parfois très différentes, des illustrations d'une autre facture, des récits imprégnés d'une tout autre culture. Et si personne ne peut, ne sait les leur lire ou raconter, organiser des rencontres collectives avec des pères ou des mères qui peuvent lire et raconter, des récits indiens, roumains, africains... Ceci donne non seulement une ouverture d'esprit, mais aussi une valorisation de l'origine.

*Ainsi pour les thérapeutes du langage, nous avons maintes fois noté que l'élément déclenchant du goût pour le français, était la reconnaissance, par le thérapeute, de la langue d'origine.*

Je pense à l'enfant cité par C. J., dont la mère était d'origine sud-américaine, et dont les enfants avaient un blocage en français. Le père, français, interdisait tout emploi de la langue espagnole à la maison. Et c'est dans les petits soins corporels, les moments de maternage, à la salle de bains, que cette mère transplantée osait quelques mots d'espagnol avec ses petits. Ce fut par la valorisation de l'espagnol que l'orthophoniste put enclencher un processus de désir d'apprendre le français, et un déblocage scolaire !

Je pense aussi au cas de C. C. qui, arrivée à La Réunion, fait l'effort d'apprendre le créole pour être de plain-pied avec la langue originelle de ses patients et leur permettre d'être bilingues.

*Valoriser la langue d'origine, c'est revaloriser toute langue, favoriser le jeu entre les langues, l'étonnement devant les différences, la curiosité vis-à-vis du découpage de la réalité en concepts différents, mais riches de leur complémentarité, l'ouverture à l'abstraction, et l'ouverture d'esprit*

nécessaire dans notre monde d'aujourd'hui où se mêlent tant de langues et de cultures.

Ainsi se prépare *l'accès à l'écrit*, qui représente toujours une étape délicate, et essentielle pour l'avenir scolaire de l'enfant.

- \* lui avoir parlé la langue du cœur, dans un bain de langage fait de tendresse et d'émerveillement ;
- \* l'avoir ouvert aux langues du monde,
- \* avoir valorisé (éventuellement) la langue de sa famille d'origine,
- \* avoir offert, très tôt, grâce aux récits, aux contes, aux livres, un accès à une langue plus riche que la langue orale usuelle.

Tout cela constitue cette « corne d'abondance » où il puisera ses ressources pour acquérir l'écrit ; c'est-à-dire aura fait naître en lui le désir d'acquérir par lui-même cette richesse de compréhension et d'expression que permet la langue écrite.



Mais évidemment ces conditions sont loin de pouvoir toujours être remplies. Aussi est-il important de pouvoir suivre de près les enfants qui ne s'expriment pas oralement selon les normes (certes variables) de leur âge, afin de détecter tout handicap, sensoriel, moteur, toute difficulté relationnelle ou affective, toute souffrance dans le vécu quotidien de l'enfant susceptible d'engendrer un repli, une absence de désir. Nombreux sont les enfants qui, pour les raisons les plus diverses ne sont pas dans cette dynamique du désir, source de tout épanouissement du sujet.

Il y faut des aptitudes sensorielles (visuelles-auditives), perceptives, motrices, intellectuelles, affectives, afin que l'enfant, dégagé des étapes des premiers stades de son développement affectif et en voie de résolution de son complexe d'Œdipe, entre dans le désir de ressembler à l'adulte et de vouloir acquérir les clefs de son savoir, de son pouvoir d'adulte.

L'identification à l'adulte est un moteur précieux. Il nous faut, je crois, retenir l'idée qu'apprendre à lire et à écrire n'est pas pour l'enfant, un jeu, mais une *promotion* qui mobilise toutes ses forces.

C'est là un domaine où il ne faut rien négliger, intervenir assez tôt. Et, en même temps, il faut y être extrêmement prudent, afin de ne pas trop médicaliser les enfants, ni les cataloguer dans un carcan qui pourra leur coller à la peau et les handicaper pour toujours. Autant il est *indispensable d'apporter une aide adaptée précoce*, autant il est impérieux de tabler sur les grandes possibilités évolutives d'un petit enfant, sur sa *malléabilité* adaptative et cérébrale. Nous avons constamment en thérapie du langage, en rééducation, en éducation spécialisée, des exemples d'enfants jeunes ayant évolué vers un espace de représentation et de symbolisation, alors que les premières impressions étaient très pessimistes. Un enfant est vraiment un être en devenir, où rien n'est joué d'avance. Sa famille aussi peut entendre beaucoup de choses et modifier en profondeur son comportement.

Actuellement il existe de nombreuses consultations et centres spécialisés qui étudient, accueillent, soignent, éduquent, l'enfant en grandes difficultés. Je pense notamment aux mal-entendants, mal-voyants, trisomiques, autistes. Nous souhaitons que ces équipes aient toujours les moyens, le temps, le personnel, pour travailler dans les meilleures conditions.



L'apprentissage de la langue écrite doit s'axer non sur des méthodes de séduction, ou de conditionnement, mais sur le sérieux d'un **désir profond** de l'enfant. C'est son devenir adulte qui se joue ici. C'est un processus grave, celui d'entrée dans la société future en y ayant toutes ses chances.

Ne pas nous apitoyer sur les conditions sociales, familiales, linguistiques, difficiles de certains enfants, ne pas les cataloguer ni leur administrer un traitement médicamenteux, mais mettre tout en œuvre pour les aider et surtout **croire** profondément en eux. *Un enfant qui croit en lui peut faire des merveilles.*

Je voudrais en terminant vous citer le cas du petit Jacques, que je reçus à cinq ans et demi pour un retard de langage. Il était demi-sourd : complètement sourd d'une oreille et partiellement de l'autre. Ses parents étaient tous deux sourds-muets et ne s'exprimaient que par des onomatopées et des grognements ; sa petite sœur était quasiment muette. Cet enfant de cinq ans et demi qui parlait un peu grâce à sa grand-mère qu'il rencontrait une fois par semaine, était le seul « parlant » de sa famille. Il prit sur lui de devenir chef de famille. C'était lui qui faisait les courses, ouvrait la porte. Très vite, dès six ans, il se mit à lire pour répondre à tous les impératifs de la vie et remplacer ses parents. C'est lui qui, à huit ans, apprit par gestes à sa mère sourde l'emploi d'une machine à tricoter dont il avait lu, sur des prospectus, le mode d'emploi... Face à l'adversité, il avait pris sa vie en mains. Il devint bon élève, fit des études supérieures et eut un poste dans une banque.

*Le français avait bien été pour lui, une langue pour réussir !*

**Geneviève Dubois**  
Médecin Phoniatre, Thérapeute du Langage

*\*Tous renseignements sur le site des Lyriades <http://www.leslyriades.fr>*